

ADRESSE AUX ÉLECTEURS

DU DÉPARTEMENT DE RHONE ET LOIRE.

Discours prononcé au comité central, le 29 août, l'an III de la liberté 1791.

CITOYENS ÉLECTEURS, c'eſt à vous que je m'adreſſe, parce que c'eſt dans le ſein de l'amitié, c'eſt dans le cœur des hommes vrais, des citoyens amis de la liberté que j'aime à m'épancher, c'eſt à l'oreille de tous ceux qui ne craignent pas d'être éclairés, que je vais parler avec ma franchiſe ordinaire. Citoyens, nos ennemis n'ont pas craint de publier hautement que c'étoit à la ſeconde nomination de nos repréſentants qu'ils nous attendoient; c'étoit nous dire de nous tenir en garde contre leurs perfides inſinuations, afin de tromper leur attente, de déjouer leur manœuvre. Méfions-nous des pieges qu'ils nous ont tendu; évitons par notre ſageſſe le précipice qu'ils s'efforcent de creuſer ſous nos pas; briſons avec courage ce reſte de liens qui ſont encore attachés à nos bras, & qui n'indiquent que trop que nous

avons été esclaves ; prouvons leur qu'ils ne sauroient plus être despotes par le fait de notre ignorance ; faisons voir à toute la France que leur hypocrisie n'est autre chose qu'un manteau percé au travers duquel l'on voit le larron ; montrons leur enfin que par tout la vertu triomphe ; montrons-leur sur tout que nous sommes parfaitement FRANÇOIS & dignes de la liberté.

Mais, amis électeurs, quelle route devons-nous tenir pour arriver à ces heureuses fins ? celle que nous indiqueront la sagesse, la prévoyance & l'union. Oh ! c'est alors que nous serons réellement terribles à nos ennemis, & que leurs projets iniques, trouvant ici leur destruction totale, apprendront à nos émigrants que pareil sort les attend sur nos frontieres. Les amis de la paix évitent le carnage, le sang qui coule leur fait horreur. Ah ! éloignons de notre idée ces sanglantes journées, par l'union la plus intime, par le parfait accord de nos esprits & de nos cœurs, & n'ayons d'autres vues dans toutes nos opérations que de servir la patrie.

Citoyens électeurs, écoutez-moi : si l'ennemi paroissoit sur nos frontieres, sans doute nous y volerions pour le chasser, nous ne balancerions pas à joindre nos armes ensemble, à nous serrer étroitement pour former de nos corps un rempart invincible ; car il est clair que si nous n'y paroissions que les uns après les autres, sans doute nous serions vaincus. Ainsi donc ce n'est que dans l'union & la fraternité que peut consister notre force Réunissons nous donc, (je ne cesserai de le répéter,) réunissons nous pour bien choisir nos députés à l'Assemblée nationale, puisqu'il est

vrai que de ce choix maintenant, dépend le bonheur ou le malheur de la France.

Braves électeurs ! c'eſt ſur vous que le peuple a jeté les yeux pour ce travail immenſe ; c'eſt donc de vous, de vos travaux, de votre choix que va dépendre ſon ſalut ; c'eſt entre vos mains qu'il a laiſſé le pouvoir de lui maintenir ſa liberté, ou de le rendre à ſon premier eſclavage. Auriez-vous la barbarie de trahir ſa confiance ? Tous les bons patriotes, ici préſents, connoiſſent aſſez la franchiſe de vos cœurs, ils ne doutent nullement de la pûreté de vos intentions, ils ſont ſûrs de l'amour que vous avez pour tous vos freres, ils ſont perſuadés que vous ne voulez que le bien ; mais pour réuſſir à le faire, il ne faut pas que vous ſoyez diviſés dans vos opinions ; je le répete, quand on ne ſe montre que l'un après l'autre, l'on eſt toujours ſûr d'être battu.

Je me rappelle à ce ſujet l'hiſtoire d'un certain laboureur qui voiturant ſes gerbes de bled, avoit *enrayé* les roues de ſa voiture avec une ficelle pour deſcendre une montée rapide, la ficelle caſſoit à chaque effort de la roue que la pente entraînoit ; il en avoit déjà uſé une quantité de braſſes, lorſque fatigué de toujours recommencer à attacher ſa roue, & ſentant qu'un orage terrible approchoit, il rencontra ſon voiſin, ſon ami, ſon compere *Jacques*, il juroit de ce que ſa voiture n'alloit pas à ſon gré, & de ce que chaque bout de corde caſſoit à chaque pas de ſes chevaux. *Jacques* lui dit : compere, au lieu de mettre un petit bout l'un après l'autre, mettez en pluſieurs à la fois, tordez les bien enſemble, ils feront plus forts & réſiſteront mieux à la roideur de la côte ;

c'eſt ce que fit mon laboureur, & il s'en trouva bien, car les ficelles réunies ne casserent pas, & faiſant le chemin d'une ſeule traite, il fut aſſez heureux pour arriver à ſa grange avant l'orage.

Freres & amis, nous ſommes tous raſſemblés ici pour la même cauſe, nos intérêts y ſont les mêmes, c'eſt pourquoi nous devons nous parler avec franchiſe, nous devons nommer hautement les citoyens que nous croyons capables d'être les vrais ſoutiens de la patrie, les intrépides défenſeurs de nos droits, les hardis amis de la liberté. Puiſque c'eſt à leurs loix que nous allons obéir, puiſque nous nous créons des repréſentants qui doivent embraſſer notre cauſe commune, au moins choiſiſſons les bons.

Mais j'entends d'ici le cri des factieux qui oſent dire que nous formons une cabale, que c'eſt aller contre les loix, contre la volonté de Dieu, que vous chargez votre conſcience; examinez amis électeurs, la contenance de tous ces fanatiques qui cherchent encore à vous forger de nouveaux fers, & à vous les faire river vous-mêmes, en cherchant à vous ſéduire par cet odieux langage. Voyez les s'approcher de vous, marchant d'un pas crochu, le dos voûté, la tabatiere à la main, le ton mielleux, le viſage riant; tous leurs alentours reſpirent l'affabilité & la douceur; mais méfiez vous de tout cet enſemble compoſé, ce n'eſt autre qu'une patte de velours; ce ſont des chats dont il faut prendre garde à la griffe, car bientôt ils déchireront tous les bons patriotes; mais je vais leur répondre pour vous, à ces audacieux dont j'entends élever la voix pour crier: *à la cabale;* je vais interroger pour vous ces *ca-*

baleurs eux-mêmes, je vais leur demander : eſt-ce *cabaler* que de ſe conſulter ſur ſes intérêts, & ſur ceux de la patrie ? eſt ce *cabaler* que de parler le langage de la vérité en public ? eſt-ce *cabaler* que d'apporter tous ſes ſoins à éloigner le mal qu'on nous prépare, pour opérer le bien ? eſt ce *cabaler* que de ſe coaliſer pour choiſir des hommes dignes de nous repréſenter ; eſt ce *cabaler*, eſt-ce *aller contre les loix*, contre la *volonté de Dieu ;* eſt-ce *charger ſa conſcience*, que de conſulter les amis de la paix, du bien & du bon ordre ? Non ſans doute. Eh bien ! apprenez-donc de moi, hérétiques de la conſtitution, apprenez de moi que la voix du peuple eſt la voix de Dieu, *vox populi*, *vox Dei ;* apprenez que c'eſt à elle qu'il faut obéir, que c'eſt la ſeule qu'il faut écouter.

Mais, hommes iniques, je veux vous prouver ce que c'eſt qu'une cabale ; je vais vous définir ce mot en dévoilant ici votre conduite ; c'eſt *cabaler* que de ſe cacher pour parler, de faire courir des liſtes dans la campagne, d'aller attendre ſur les grands chemins les électeurs pour leur offrir un logement à l'effet de les forcer à donner leur ſuffrage ; c'eſt *cabaler* que d'envoyer des émiſſaires dans le dehors pour les induire en erreur ; c'eſt *cabaler* que de venir en cachette dans ce comité central demander aux femmes ſi elles connoiſſent des électeurs, & d'après leur réponſe affirmative leur diſtribuer des liſtes à leur remettre.

Finiroit on jamais ſi l'on vouloit énumérer toutes les manœuvres dont les mauvais citoyens ſe ſont rendus coupables ? Mais encore un mot, hommes qui criez à la cabale & qui la faites, encore un mot & votre maſque eſt arraché. Vous haïſſez

le peuple, parce qu'il veut le bien ; vous le craignez parce qu'il châtie les coupables ; vous le fuyez parce qu'il est juste. Maintenant si la vérité tue, il ne doit plus vous rester le moindre souffle de vie.

C'est ici que l'on peut & qu'on doit la dire, cette vérité ; c'est dans ce temple, c'est à côté de l'image de Mirabeau qu'est son sanctuaire ; & nos braves cultivateurs qui en sont les amis, viennent se réunir avec joie autour de son autel ; aussi est-ce à eux que je retourne m'adresser. Citoyens, rappellez vous que ce furent les vertus qui rendirent les Romains invincibles, ces vertus étoient la franchise, le courage, l'égalité, la grandeur d'ame ; leurs mains s'apprêterent à recevoir des chaînes dès l'instant que ces vertus commencerent à s'affoiblir dans leurs ames ; dès ce même instant, aussitôt ils perdirent chaque jour quelque victoire, parce que cette déesse ne favorise jamais les esclaves ; mais dans ces temps heureux où triomphoient toutes ces vertus, ils avoient de bons soldats, de grands capitaines, de bons juges, une bonne Assemblée nationale ; comment s'y prenoient ils pour faire ces choix ? c'est facile à comprendre, l'on assembloit le peuple, parce que c'est dans lui que résident la souveraineté, la force & les lumieres ; alors chaque citoyen proposoit les sujets qu'il croyoit dignes d'occuper la place vacante ; ensuite on en extraisoit encore les meilleurs, & aussitôt leurs noms étoient affichés dans tous les coins des rues pendant un certain laps de temps pour donner au peuple le temps de s'informer & de réfléchir s'il étoit digne ou indigne de la place. Ce mode des Romains étoit infailli-

ble, auſſi eurent-ils preſque toujours de dignes légiſlateurs ; & voilà la marche qu'a voulu ſuivre cette ſociété, parce qu'elle aime ſa patrie, qu'elle veut le bonheur de tous les François, & qu'elle eſt l'amie intime de l'égalité.

Ceux qui ne peuvent ſouffrir l'égalité nous déchirent ; ceux qui n'aiment pas les *francs* nous calomnient ; ceux qui voudroient perdre la patrie nous haïſſent. Pourquoi ? parce que c'eſt ici que nous détruiſons leurs complots criminels, que nous déjouons leurs ruſes, parce que c'eſt ici où nous creuſons le tombeau où doivent s'anéantir toutes leurs perfidies.

Ce langage ne doit pas vous étonner, citoyens cultivateurs, vous qui ignorez le langage des politiques des cours, mais il bleſſera peut-être les oreilles des courtiſans qui peuvent m'entendre, il leur paroîtra peut-être hardi ; mais encore une fois, c'eſt ici le ſanctuaire de la vérité ; c'eſt ici que parlent les hommes libres ; c'eſt ici que s'annoncent les hommes vrais, les amis de la nature ; c'eſt ici, en public, que nous terraſſons nos ennemis, que nous dénonçons leurs forfaits ; ils peuvent venir nous démentir s'ils l'oſent ; mais les lâches craignent de nous attaquer de front ; la vérité les repouſſe avec effort juſque dans le fond des cavernes où giſſent les plus épaiſſes ténebres. Sont ils donc ſi redoutables ces ennemis, puiſqu'ils n'oſent ſe montrer au grand jour ? Ah ! c'eſt en vain qu'ils nous lanceroient du fond de leur obſcurité leurs traits empoiſonnés, ils viendroient ſe briſer contre le bouclier de la liberté dont nous ſommes ſans ceſſe armés.

Braves citoyens de la campagne, réuniſſons

nos idées comme nous réunirions nos forces ſi nous étions attaqués. Nous avons aujourd'hui à ſoutenir une guerre, & cette guerre, c'eſt le choc des opinions. Les uns veulent le bien, d'autres veulent le mal, & c'eſt à en faire la diſtinction qu'il faut principalement s'attacher. Il ne vous ſera pas difficile de découvrir les perſonnes dignes de votre confiance. Attachez-vous à connoître leurs maximes & leurs actions ; ce n'eſt que ſur ces deux points que l'on peut ſagement juger des hommes.

Il en coûte ſans doute d'eſquiſſer ſoi même ſon portrait, mais il eſt des inſtants où l'on doit tout ſacrifier, ſur-tout quand il eſt queſtion du bien de la patrie.

Rappellez-vous, ſages cultivateurs, que les vrais amis ne ſe trouvent pas ſous les lambris, ni ſous les habits dorés. Voyez la noble ſimplicité de cette ſociété, nous dédaignons la vaine pompe, nous éloignons de nous les colifichets, nous craignons mêmes les beaux habits ; l'objet de notre ſollicitude & de nos ſoins, c'eſt l'obſervance des loix, c'eſt la demande de leur exécution ; & d'après ces vues, nuit & jour nous ſommes en ſentinelle pour ſurveiller la marche tortueuſe de nos ennemis qui voudroient anéantir notre glorieuſe révolution. Ici, nous attaquons de front les adminiſtrateurs lorſqu'ils prévariquent dans leurs fonctions ; ici, nous nous empreſſons à ſoulager nos malheureux freres, nous viſitons les priſonniers, nous demandons & obtenous la grace des déſerteurs de l'ancien régime, & par là nous redonnons des bras utiles à l'état, nous rendons l'époux à ſa famille, & le fils à ſon pere ; ici, nous fai-

ſons pâlir les juges qui ſe mettent à côté de la loi ; nous arrachons de leurs mains les victimes qu'ils voudroient immoler à l'affreux deſpotiſme ; ici, nous ſommes vraiment hommes, parce que malgré ſoi l'on ſe dépouille à la porte de ce ſanctuaire, de tout l'art perfide de la flatterie, & de toutes les chaînes de la politique ; enfin l'on peut le dire hautement, ce ſont les membres de cette ſociété, qui, dans la malheureuſe affaire de Poleymieux, dont tous les journaux ont parlé avec tant d'ardeur, dont l'Aſſemblée nationale s'eſt pour ainſi dire laiſſée ſurprendre par de faux rapports, ſoutenus ſeulement par les pleurs d'une femme coupable ; ce ſont, dis-je, les membres de cette ſociété, qui, brûlants d'être utile à tous les innocents opprimés, ont arraché des griffes du Minotaure, & ont rendu à la liberté deux priſonniers, la rendront bientôt à un troiſieme, & anéantiront infailliblement une procédure qui auroit entraîné la ruîne de pluſieurs paroiſſes. Voilà nos principes, voilà notre conduite. Que nos détracteurs ſe montrent maintenant.

Mais pour achever de mettre le coloris à ce tableau, il faudroit citer nos zélés coopérateurs ; les nommer, ce ſeroit trop les livrer en but aux traits des ennemis de la patrie ; qu'on ſonge ſeulement aux peines & aux travaux qu'ont eſſuyé nos préſidents, nos ſecrétaires, nos députés.

Je viens de vous détailler, Citoyens, nos principes ; je viens de mettre au jour toute la conduite de la ſociété populaire. Ce ſont ces principes qui font trembler nos ennemis ; c'eſt cette conduite, c'eſt cette perſévérance indeſtructible qui les étonne & les anéantit ; auſſi n'oublieront-

ils aucun moyen pour nous rendre ſuſpects, pour nous rendre odieux; ils n'y gagneront rien. Remarquez qu'ils ne parleront jamais contre nous ouvertement & en public; ils ſont donc déjà vaincus, puiſqu'ils n'oſent nous démentir! ils pourront peut-être faire courir des libelles anonymes, des manuſcrits clandeſtins, mais pour venir à cette tribune de la vérité, n'eſpérez jamais qu'ils y portent un pied téméraire; & en effet nos intentions ſont trop pures, & il faudroit être abſolument aveugles pour ſe laiſſer ſurprendre par un langage perfide qui ne ſeroit pas établi ſur des baſes plus qu'évidentes: voilà nos ennemis, citoyens cultivateurs, & ce ſont les vôtres auſſi, ils vous haïſſent plus que nous peut-être, car votre liberté les effraie; ils ne pourront plus avec 100 mille écus acheter une ſeigneurie, qui jadis leur donnoit l'infâme droit de s'ériger en petits deſpotes, de jouer le potentat, en pillant vos moiſſons, en ſe faiſant encenſer, en uſant du droit du ſeigneur.

Quel tableau ſuperbe ſe préſente ici à ma vue! Quel contraſte frappant j'apperçois en vous! Quel Dieu vous a donc tout d'un coup métamorphoſés! Quoi! à peine deux fois le ſoleil a fait le tour de l'univers entier, & d'eſclaves que vous étiez vous êtes devenus libres; je ne vois plus au milieu de la prairie verdoyante ces crénaux hériſſés, ces girouettes impoſantes, ces donjons menaçants; je ne trouve plus au milieu de nos champs ces tours élevées d'où partoit en un clin d'œil un nuage obſcur d'oiſeaux voraces, qui venoient diſputer à la terre, avec avidité, la ſemence que lui prodiguoit le triſte laboureur; je vois ſur le même ſoc une arme meurtriere pour abattre

l'oiſeau aſſez audacieux pour venir arracher la richeſſe de la terre. Cette arme, dont la poſſeſſion ſeule étoit un titre pour être traîné aux galeres, eſt maintenant dans les mains du plus jeune de tes fils, o fermier trop long temps opprimé ! Il pourſuit avec agilité le lievre timide, l'animal carnaſſier ; il s'inſtruit & ſe fortifie dans les exercices du corps, & chaque fois qu'il fait mordre la pouſſiere à l'animal qui dévaſte ſon champ, il s'écrie, avec le plus vif tranſport d'alégreſſe : ainſi j'abattrai la tête des méchants, ainſi périront les ennemis de ma patrie. O douce liberté ! vertu du ciel, aimable fille de la nature, non, nous ne te perdrons plus, & pour vaincre, à coups ſûrs, tous nos ennemis, nous tracerons ſans ceſſe à nos yeux la tyrannie de nos ci-devant ſeigneurs, nous laiſſerons pour héritage à nos enfants les tableaux des maux que nous avons ſoufferts ; là ſeront peints ces châteaux mi baſtilles ; là, on verra un riche ſeigneur faire traîner en priſon un vieillard, pere de famille, pour ne pas payer à ſon riche maître le quart d'une poule ; un paſteur mercenaire arracher des mains d'une mere indigente ſa derniere gerbe de bled ; un jeune époux traîné dans les cachots, & de là ſur les galeres, pour avoir oſé faire peur aux pigeons de ſon maître ; une famille toute entiere expoſée ſur une grande route, courbée ſous le poids énorme d'une charge de pavé, travailler à applanir le chemin qui conduit au château pour épargner un peu de fatigues aux chevaux d'un petit marquis ci-devant bourgeois, dont le pere revendoit des oranges, & ce tandis que ſa récolte a beſoin de ſes bras, & que la pluie ou le ſoleil acheve de périr le peu que lui

laiſſent la dîme, le champart, la taille & le ſervis. Quel eſt le cultivateur qui, voyant ce tableau, pourroit déſirer encore des fers, & le retour à cet ancien régime ? Electeurs de la campagne, c'eſt ce tableau que vous devez avoir devant vos yeux en ce moment. Fixez-y vos regards un inſtant ſi vous voulez éviter les horreurs de la guerre civile, la violation de vos propriétés, le carnage, le pillage & tous les malheurs qu'entraînent les fléaux de la guerre. Nommez pour vos repréſentants des hommes ſages, éclairés, amis de la révolution, ſéparez de votre choix tous fermiers des ci devant ſeigneurs, avocats, greffiers, procureurs, receveurs, douaniers, banquiers, moines, prieurs, abbés à cent fermes, en un mot, tous ceux à qui la révolution a arraché une plume, ceux là ne peuvent en être les amis ni les partiſans. Mais, me direz-vous, ſur qui doit donc tomber notre choix ? Citoyens, ſur l'homme ſimple & ami du vrai, ſur celui qui n'a jamais rougi devant ſon ſemblable, ſur celui qui n'a jamais biaiſé pour appeller un chat, un chat, & un tel un fripon ; ſur celui qui, ſe contentant de ſa propre vertu, n'a jamais cherché à ſe parer du manteau de ſon voiſin ; ſur celui qui ſe cache adroitement pour faire une vertu d'éclat, & en jouit tout ſeul dans le fond de ſon ame : il en eſt, Citoyens électeurs, de cette trempe dans tous les pays, dans toutes les claſſes, au milieu de nous, parmi vous-mêmes ; c'eſt à vous de vous armer maintenant du flambeau de la vérité.

Je ne puis cependant m'empêcher de vous parler ici d'un pieg qu'on peut vous tendre ; on

vous citera fans doute des hommes vertueux, des vrais amis de la liberté, & l'on vous indiquera fur le champ pour les trouver nos trois corps adminiftratifs. Citoyens électeurs, fi c'eft là que vous portez la main pour faire un choix, j'apperçois encore des malheurs : car enfin c'en eft un fi vous prenez les mauvais ; fi vous prenez les bons, c'en eft encore un autre. Ah !, ne privez pas de jeunes enfants de leurs peres, laiffez les parmi nous, nos hommages, nos refpects, nos foins bienfaifants les dédommageront bien d'une légiflature, vous nous enleveriez nos défenfeurs, les fauveurs de cette cité, & peut-être de toute la France ; c'eft peut être encore un piege qu'on nous tend pour pouvoir nous porter des coups plus affurés : cette idée me fait jeter les yeux fur notre municipalité, & me fournit un bel exemple à vous donner.

Cette municipalité, fi chérie, fi refpectée, fi révérée de tous les bons citoyens, a été choifie de la même maniere que nous vous propofons de choifir les repréfentants de l'affemblée nationale, nos ennemis ne manqueront pas de la déchirer auffi ; mais il vous eft facile de tirer bon parti de ces traîtres en vous défiant d'eux & de leur infidieux langage.

L'expérience nous a que trop appris combien il eft dangereux de mettre en place les amis de la lifte civile : voyez la conduite qu'a tenu le département en laiffant errer parmi vous ces fanatiques prêtres réfractaires qui ont de tous côtés fecoué le flambeau de la difcorde. Qu'il me foit même permis de vous dire en paffant que c'eft vous qui avez nommé le tribunal de la campagne,

vous ſavez auſſi ſi vous avez été cruellement trompés ; tous ces faits ſont des motifs bien puiſſants pour mériter toute votre ſollicitude aux fins de toucher au véritable but ſalutaire.

Quant à nous, amis & freres, en vous préſentant une liſte de candidats, nos vues ne ſont autres que celles de vous aider dans vos travaux pénibles, de coopérer au ſalut des François, & non, comme le dit la calomnie, de gêner vos ſuffrages, comme ſi nous en avions le pouvoir : mais laiſſons-là ces vils diffamateurs, ſauvons la France, voilà tous les vœux de mon cœur.

CUSSET, *membre de la ſociété populaire des amis de la Conſtitution.*